

Léonard N'Sanda Buleli

Histoire générale du Congo

*De l'héritage ancien à l'âge contemporain :
une lecture critique de l'historien congolais
Isidore Ndaywel è Nziem*



Introduction

Avec la publication de son volumineux « *Histoire du Zaïre* », puis « *Histoire générale du Congo* », Isidore NDAYWEL è NZIEM s'inscrit dans la lignée de cette tentative d'écriture de l'histoire de ce pays après indépendance. Quatrième auteur de la série, il vient en effet à la suite de MENDIAUX E. qui publie en 1961 « *Histoire du Congo. Des origines à Stanley* », mais aussi de CORNEVIN R., qui a publié successivement en 1963 et en 1966 aux éditions Berger-Levrault « *Histoire du Congo-Léopoldville* », « *Histoire du Congo-Léopoldville, des origines préhistoriques à la République du Congo (Mondes d'outre mer)* », aux éditions P.U.F. en 1972, « *Le Zaïre* » (Collection Que sais-je) et aux éditions Hayez en 1989 « *Histoire du Zaïre. Des origines à nos jours* » Il vient également à la suite de TSHIMANGA wa TSHIBANGU qui a publié aux éditions du CERUKI à Bukavu [1976], « *Histoire du Zaïre* »

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette nouvelle synthèse ? Comme il le dit lui-même dans son avant-propos :

« L'histoire populaire demeure marginale car on reste attaché à « l'histoire officielle », celle des grands hommes et des grands événements. Minimisant l'histoire du peuple, « l'histoire sans histoire », celle de « la pluie et du beau temps » et celle de « l'homme de la rue », on ne pense pas à prendre en compte les sources qu'elle secrète, le quotidien oral, les inscriptions sur les murs, la chanson (...) »¹

La lecture de NDAYWEL se conforme à cette vision. Lorsqu'on lit son « *Histoire du Congo* », on a l'impression d'aller au-delà d'une écriture classique, celle des grands faits, des faits structurels ou conjoncturels saillants dans lesquels l'homme ne ressort que s'il est « *faiseur d'histoire* ». Le livre d'histoire de NDAYWEL a le mérite de vouloir s'inscrire dans la perspective d'une « histoire globale », frisant parfois l'« anecdotique » et allant vers de petits faits insignifiants pour les classiques de l'histoire et qui apparaissent de temps en temps au cours de la lecture.

Parcourant l'historiographie du Congo-Kinshasa, il parle également de ses prédécesseurs. Selon lui, MENDIAUX E. inscrit son ouvrage dans la vision de l'historiographie coloniale, celle qui faisait de la

¹ NDAYWEL è NZIEM I. [1998] *Histoire du Congo. De l'héritage ancien à l'âge contemporain*, Duculot, Paris, p. 20

Belgique l'épicentre autour duquel devait graviter l'histoire du Congo. Comme le dit NDAYWEL, le but poursuivi par MENDIAUX était de faire comprendre aux Belges et aux Congolais de l'époque « l'importance de l'œuvre accomplie en commun durant quatre-vingts ans ». Quant à CORNEVIN R., bien qu'un grand effort aie été fait pour présenter une bonne synthèse de l'histoire du Congo, ses quatre publications ne sont en réalité que des réajustements et des rectificatifs de différentes lacunes commises au cours de la rédaction. On y relève beaucoup de confusions notamment dans les dates ou dans la dénomination de certaines institutions ou même dans l'interprétation de certains faits. Cela lui a valu parfois de nombreuses critiques sévères.² Pour NDAYWEL :

« L'écart existant entre « l'histoire du Zaïre » et « l'histoire zaïroise » situe justement le champ difficilement accessible à R. CORNEVIN en dépit des efforts louables qu'il a consenti dans ce domaine ».³

En ce qui concerne TSHIMANGA wa TSHIBANGU, sa synthèse d'Histoire du Zaïre a fait l'objet d'une recension de TSHUND'OLELA et YOGOLELO [(1977), *Likundoli*] La lecture de l'ouvrage de TSHIMANGA wa TSHIBANGU demeure laborieuse à cause de nombreuses redites et

² Comme celles de GREINDL L sur l'Histoire de l'Afrique (1974) « Réponse à l'auteur : L.GREINDL à R. CORNEVIN » in *Likundoli*, 2, pp. 241-243

³ NDAYWEL è NZIEM I., op. cit., p. 32

coquilles qu'on y trouve. Comme chez CORNEVIN R., l'auteur confond parfois certains faits avec d'autres : tel est le cas par exemple du drapeau du Zaïre qu'il confond avec celui du M.P.R. en ajoutant dans sa description un bras portant le flambeau et en oubliant le cercle jaune dans lequel s'inscrit le flambeau sans le bras. L'ouvrage n'est pas non plus à l'abri des digressions dans lesquelles l'auteur sacrifie parfois le récit au profit des anecdotes. L'entreprise de TSHIMANGA n'est d'ailleurs pas innocente. Son ouvrage est préfacé par le Commissaire d'État à l'Éducation Nationale qui attribue la réalisation de celui-ci à la magnanimité du « Président Fondateur du Mouvement Populaire de la Révolution et Président de la République »... Malgré ses faiblesses cependant, le livre de TSHIMANGA wa TSHIBANGU comme le dit NDAYWEL « constitue une première référence écrite de l'histoire nationale (...) donnant une idée suffisamment précise de l'évolution du pays, surtout dans sa phase coloniale et post coloniale »⁴

⁴ NDAYWEL è NZIEM I., *op. cit.* p 31

Le contenu

Huit parties subdivisent le vaste contenu de cet ouvrage. Elles sont précédées d'une longue introduction et d'une conclusion, d'une préface de Théophile OBENGA et une postface de Pierre SALMON. Une imposante bibliographie (pp. 829-907) se trouve à la fin de l'ouvrage et comprend aussi bien les livres et articles publiés que les mémoires et les thèses produits dans les universités congolaises. L'ensemble des parties se partagent 17 chapitres ponctués des cartes (21 au total) et des illustrations de photo. Le contenu est un exposé graduel et logique qui traverse en paliers successifs toute l'histoire du bassin congolais depuis des profondeurs anciennes de l'époque précoloniale jusqu'à la République Démocratique du Congo de l'AFDL.

Introduction :

L'écriture de l'histoire du Congo

Dans cette partie, l'auteur fait une lecture critique de l'historiographie du Congo. « (...) De quelle histoire faut-il rendre compte en Afrique et au Congo, et pour qui ? » se demande-t-il. En effet, les recherches africanistes en histoire, même si du reste elles se sont bien défendues, ont été jusque-là l'affaire des chercheurs non-africains – européens ou américains – qui, à cause des facilités de diffusion, ont été les seuls à en rendre compte. Ce quasi-monopole a fait que les recherches typiquement africaines n'ont été en quelque sorte que le prolongement de la recherche non-africaine, avec ses approches, ses tendances et ses idéologies. La recherche originale africaine n'ayant pas de choix pour se promouvoir autrement, ne pouvait dans ce cas-là survivre qu'en se greffant à la recherche non africaine.

Sur le plan d'approche, la démarche privilégiant les sources écrites – considérées jusque-là comme seules « documents historiques » – avait relégué au second rang les sources orales pourtant abondantes dans la lecture de l'histoire africaine. L'approche africaniste non-africaine se méfiait de ces sources qu'elle léguait plutôt à « l'anthropologie ». Il fallut attendre les travaux de Vansina pour reconsidérer la grande valeur des sources orales dans la lecture et l'écriture de l'histoire africaine⁵, mais sa percée n'est pas encore significative et demeure toujours problématique.

Quant aux lacunes de l'historiographie du Congo comme celle de l'Afrique, Ndaywel en relève quelques-unes. Comme il le dit lui-même :

« Dans sa trop grande assurance d'avoir restitué les sociétés africaines à la lecture du temps, l'histoire africaine n'a pas été suffisamment consciente de sa cécité. Jusqu'ici, elle n'a été capable de décrypter le code secret du passé que lorsqu'elle était en présence des structures qui rappelaient celles d'Europe »⁶

Associée à l'arrivée des Européens, l'histoire du Congo tout comme celle de l'Afrique d'ailleurs, semble en effet ne se mettre en route qu'en faisant ressortir la présence des visiteurs européens comme

⁵ Notamment VANSINA J., (1961) De la tradition orale. Essai de méthode historique, MRAC, Tervuren

⁶ NDAYWEL è NZIEM, I. op.cit p. 21

Diego Cao, Livingstone, Stanley ou même celle de Léopold II et de la colonisation belge.

Par ailleurs en ce qui concerne les communautés humaines étudiées, les historiographes africanistes occidentaux ont semblé privilégier l'étude des « sociétés étatiques » (Kongo, Luba, Kuba, Lunda, Tyo, Zandé, etc.) faciles à étudier et laissaient aux anthropologues l'étude des sociétés dites « segmentaires » pourtant très nombreuses, qui peuplent l'Afrique et le Congo. L'historiographie africaine nouvelle semble heureusement avoir remis les pendules à l'heure en promouvant « l'histoire totale » Et Ndaywel d'ajouter : « (...) Il était nécessaire de s'y lancer puisqu'il existe, de toute évidence, une histoire « africaine » de l'Afrique et en l'occurrence une histoire « congolaise » du Congo qui entend être une lecture du « dedans », rigoureuse mais édifiante (...) »

On notera cependant une ambiguïté et une absence de prise de position de l'auteur autour des termes « Congo » et « Zaïre » lorsqu'il tente de justifier les différentes ruptures qui ont accompagné ces deux termes. En effet, lorsqu'il dit : « Quand l'ancien Congo-Belge est devenu, en octobre 1971, le Zaïre, cette décision unilatérale du maréchal Mobutu permit au moins une *distinction heureuse* entre Congo et Zaïre »⁷, il montre donc qu'en dehors de son caractère unilatéral, cette appellation était *heureuse*

⁷ Id. p. 23

puisqu'elle mettait un terme à la confusion régnant entre Congo-Kinshasa et Congo-Brazzaville. Mais il ajoute un peu plus loin : « Toutefois pour marquer la volonté de rupture avec l'ère du mobutisme avec son cortège de « mal zaïrois », il a paru utile de renouer avec l'ancienne appellation « Congo » et récupérer par-là, dans la conscience collective, une antériorité qui semblait avoir été évacuée ».⁸ On voit donc ici que l'auteur semble perplexe, ne sachant pas trancher sur l'appellation qui conviendrait le mieux pour ce pays entre les termes « Congo » et « Zaïre ».⁹

⁸ Ibidem

⁹ Et comme pour marquer une « timide » avancée, il dit quand-même : « *Tout en étant d'origine locale, il (Zaïre) n'est revendiqué par aucun patrimoine précis. Il aurait donc pu bien symboliser l'État-nation, réalité nouvelle qui se veut en dehors de l'espace de l'ethnicité* » cfr p. 23

Première partie :

L'espace, les hommes et les structures

Cette première partie qui comprend deux chapitres met en place la toile de fond sur laquelle va se réaliser l'écriture de l'histoire. Il s'agit en effet de fixer l'environnement qui a servi et qui sert encore de cadre et de support à l'histoire du Congo. Pour Ndaywel, cette partie décrit l'espace, les hommes qui y habitent et les modes d'organisation qu'ils ont mis en place avant d'évoquer dans les autres parties qui suivent, les différentes aventures humaines dont cette partie de l'Afrique a été le théâtre au cours de la trajectoire de plusieurs millénaires.¹⁰

a) Chap. 1 : L'espace et les hommes

Ce chapitre donne des indications géographiques et environnementales du bassin du Congo, ainsi que

¹⁰ Id. p. 39